

Safy Boutella, ce soir au New Morning et samedi à Nancy Jazz Pulsations

NERF ET DOUCEUR

Nourri de Mozart et Debussy, passé par l'université Berkeley
cet Algérien sensible, compositeur et polyinstrumentiste, invente des sonorités qui sentent le sable et le vent

LORS des quatre derniers jours du Festival de jazz de Nancy, seront émises des pulsations très typées. Place royale au blues avec B.B. King, Memphis Slim et Miles Davis ; (au-delà de l'aspect jazz fusion et funk, la musique de Miles est d'essence « bluesy »).

Avant de revenir aux racines africaines, samedi soir, en compagnie de quatre groupes fort différents (N'Gondele, Zani Diabate, Super Biton et Bobongo Stars), on pourra boire du petit lait demain — du « vrai » jazz, comme diraient certains —, le splendide trio européen Kuhn/Jenny Clark/Humair et le quartet de Charlie Haden, contrebassiste estimé pour son rôle éminent dans l'avènement du free jazz et son engagement politique (rappelons-nous sa fameuse composition « Song for Che »). Très maigre, chevelure argentée et regard bleu, l'historique Gil Evans sera aussi de la soirée, à la tête de son grand orchestre. Incroyable : à soixante-quatorze ans, il continue de vivifier le public. Ses arrangements constituent des chefs-d'œuvre architecturaux. Dans les années cinquante, il a mis ses talents de compositeur au service de Miles Davis. Son lien avec le trompettiste noir est profond. Son fils, qu'il a appelé « Miles », porte un lourd héritage sur le

dos, d'autant plus qu'il est lui-même trompettiste. Il participe au Big Band de son père.

Comment définir la musique du compositeur et polyinstrumentiste algérien Safy Boutella ? Ce n'est pas du jazz au sens habituel du terme, mais il en possède l'esprit libertaire dans la démarche comme dans la pratique — au niveau de l'improvisation notamment. Cela n'est pas non plus de la musique maghrébine, bien qu'elle exhale une senteur sahélienne. Safy Boutella ne reprend pas les rythmes traditionnels de son pays ; il fabrique les siens propres, affectionnant particulièrement les rythmes composés. Une de ses compositions, « Nomade », recèle un 19/8 pénétrant. La complexité n'enlève pas la liberté du jeu ; ça tourne merveilleusement bien. Le 7/4 revient assez souvent dans ses morceaux. Il ne construit pas ce genre de rythmes de façon intellectuelle. Boutella est plutôt un « sensible ». Les connaissances musicales qu'il a acquises par ses recherches personnelles et ses quatre années d'études à la célèbre université Berkeley, aux Etats-Unis, lui permettent de jongler avec aisance et de canaliser, d'organiser efficacement son intuition. Il revient de temps à autre à des rythmes



Safy Boutella. « Avec nos troupeaux du Sud saharien nous avons des sonorités sourdes, rêches. » (DR.)

plus carrés, comme de simples 4/4. Son travail mélodique se démarque des longues mélodies, courantes en musique orientale (sauf dans ses pièces « Orient », inspirées du chaâbi et

« Khmous Alik », dont les thèmes s'étièrent avec raffinement).

Plus que dans les structures, « l'arabité » de Boutella se manifeste dans la sensibilité : purifiée de tout exotisme, elle s'affranchit des lois et puise sa jouissance à travers l'exploration de multiples directions. « J'ai envie de faire valoir que tout est permis », dit Boutella.

Nourri de musique classique européenne — Mozart, Beethoven, puis Debussy, Fauré, Ravel —, il a ensuite beaucoup écouté la musique classique égyptienne. Il s'est aussi penché vers le chaâbi, très populaire à Alger et les musiques traditionnelles du Sud basées sur les percussions, dont le principe est lié à la transe. Ce phénomène de transe l'intéresse, on en retrouve l'aspect cyclique, répétitif, dans plusieurs de ses compositions. « Avec nos troupeaux du Sud saharien, nous avons ces sonorités sourdes, rêches, un alliage de nerf et de douceur. Cela sent le sable et le vent », écrit-il. Dans ce sens, il évite le recours aux congas ou tumbas, dont la consonance lui semble typique. Il préfère les percussions mates, dont le bois et la ferraille évoquent l'odeur de la terre.

La richesse de ces parfums n'est nullement altérée par le rôle important des synthétiseurs. L'électronique, employée ici avec finesse, loin de produire une espèce de musique arabe trafiquée, renforce les couleurs et les climats : elle convie au voyage. La musique de Boutella fait escale chez Miles Davis et Weather Report, sans pour autant se fixer dans le jazz rock. Elle est mue d'une puissance presque offensive mais se laisse aller aussi aux choses les plus douces, dépouillées. Le compositeur algérien tient à rester basé dans son pays. Il oscille entre le Sud et le Nord avec sérénité et abolit les frontières. Plein de fraîcheur, mais pas naïf, il connaît les faiblesses de chacun des deux continents, mais préfère miser sur leur richesse humaine et culturelle. Et œuvrer au rapprochement entre les peuples.

Fara C.

Nancy Jazz Pulsations : Blues le 23 au Parc des expositions. Au chateau de la Pépinière : Jazz le 24 ; Soirée africaine le 25 ; Didier Lockwood le 26. Tél. 83.35.22.41. Safy Boutella jouera le 25 (17 heures) au Théâtre de la Manufacture à Nancy et, ce soir, au New Morning à Paris.

Sonny Rollins le 28 octobre au Rex-Club

LE ROI HUMBLE



Sonny Rollins. « Pour survivre il fallait que je m'arrête. » (Photo Guy Le Querrec-Magnum.)

SONNY ROLLINS, le roi humble, est de retour à Lutèce. Le Festival de jazz de Paris, pour l'inauguration de sa 7^e édition, a choisi un monument. En 1982, le célèbre saxophoniste avait participé au même festival, laissant la critique partagée. Malgré les inégalités de son parcours, la voix de Rollins demeure pénétrante, vitale parce que vraie.

Son histoire s'est notamment construite avec les initiateurs du Bop, marquée, dans les années 50, par un passage dans le quartet de Max Roach comprenant le trompettiste Clifford Brown. « Theodore Walter « Sonny Brown », né à New York le 7 septembre 1929, a planté le saxo-ténor tel un pieu dans le courant de l'histoire, et s'est penché jusqu'au vertige sur les remous que cet acte provoquait », écrit Jacques Reda, dans un admirable portrait de l'artiste (1).

L'ascension de John Coltrane a-t-elle réellement empêché Rollins de dormir ? Celui-ci se retire à plusieurs reprises de la scène de jazz. Une première fois à la fin des années 50, pour se plonger dans la réflexion métaphysique et le travail personnel. On l'a vu, paraît-il, jouer du sax sur le pont de Williamsburg. En 1962, il enregistre « The Bridge ». En 1969, c'est le brouillard, la crise. Nouvelle éclipse. Lassitude de se bagarrer sans répit pour imposer sa musique. « Pour survivre, il fallait que je m'arrête. »

Le doute, la fragilité bouleversent son art. Toutefois, en cet infatigable chercheur, la souveraineté trouve toujours un interstice par où s'engouffrer et triompher.

F.C.

(1) Sonny Rollins Quintet, le 28 octobre au Grand Rex. Bureau du festival : 42.73.05.10.